

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 46 (1908)
Heft: 11

Artikel: Un mot de Thiers
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-204909>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 12.05.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

tesse, n'ont-ils pas le front de voussauter au cou :

— Eh ! mon cher, quel nouveau de te voir. Que deviens-tu ?... Tu es ici, maintenant ?... Depuis quand ? Oh ! quel bonheur ! Ces vieux copains ! on est toujours heureux de les retrouver. Il faudra nous voir quelquefois, souvent... et patati, et patata

Pour un rien, on serait tenté de croire à tous ces témoignages. Il s'en faut bien garder. Le lendemain, le « cher ami », le « vieux copain » est repincé par sa myopie intermittente.

*

Morale : A ceux qui saluent trop, tout ennuyeux et ridicules qu'ils soient, et pour autant qu'on n'a pas de bonnes raisons de rester couvert devant eux, il faut, si l'on se pique d'être un homme bien élevé, toujours répondre. Il n'en coûte rien d'être poli.

A l'égard de ceux qui ne saluent pas ou qui saluent de façon inconvenante, il faut riposter par l'indifférence complète. Il faut les ignorer. D'abord, c'est logique ; et puis cette attitude les chicanera beaucoup plus que vous ne le supposez, car ce sont, en général, des personnes qui se croient supérieures aux autres et qui aiment à voir ceux-ci partager cette opinion et le manifester. Elles sont très sensibles aux marques de déférence qui leur sont données, d'où qu'elles viennent. Rien ne leur est plus pénible que de passer inaperçues. J. M.

LA VERTE

Le Grand Conseil s'est encore occupé de l'absinthe dans sa dernière session. Aucun député ne lui a rappelé ces vers bien connus d'un poète ignoré ; ils n'eussent cependant pas été déplacés :

Versez avec lenteur l'absinthe dans le verre,
Deux doigts, pas davantage ; ensuite saisissez
Une carafe d'eau bien fraîche, puis versez,
Versez tout doucement et d'une main légère.
Que petit à petit votre main accélère
La verte infusion ; puis augmentez, pressez
Le volume de l'eau, la main haute, et cessez
Quand vous aurez jugé la liqueur assez claire.
Laissez-la reposer une minute encore :
Couvez-la du regard comme on couve un trésor,
Aspirez son parfum qui donne le bien-être !
Enfin, pour couronner tant de soins inouïs,
Bien délicatement prenez le verre, — et puis
Lancez sans hésiter le tout par la fenêtre.

Un mot de Thiers. — « Un parti au pouvoir, c'est la foudre aux mains d'un enfant. »

FEUILLETON DU CONTEUR VAUDOIS

(Reproduction interdite aux journaux qui n'ont pas traité directement avec MM. Payot et Cie, éditeurs, à Lausanne.)

Gottlieb.

PAR EMILE BONJOUR

A M. Marc Ruchet.

Il s'appelait Gottlieb Ruchty et pouvait avoir, d'après le pasteur, dans les soixante et onze ans. Comme type, il incarnait le vieux paysan des romans de Jérémias Gotthelf. Quand je vous aurai dit encore qu'il était de Stalden, dans le Simmenthal, le portrait sera achevé, et il faudrait n'avoir jamais lu une ligne de Gotthelf, ni mis les pieds dans le Simmenthal, pour ne pas voir le bonhomme d'ici.

A cette heure, entre trois et quatre de l'après-midi, Gottlieb est assis sur une grosse pierre plate, au bord du chemin qui mène à la cascade de la Nünih. Il a sa canne entre les jambes, et entre les dents la petite pipe des montagnards, dans laquelle il fume des déchet de cigares, son seul luxe. Autour de lui vagabonde la *Multi*, sa vieille chèvre blanche, qui traîne sa longue barbe entre les herbes du sentier et s'arc-boute sur ses jambes de derrière pour mieux atteindre dans la haie quelque acidefrondaison dont elle est friande.

Ainsi les heures coulent doucement, à peine troublées par les fantaisies de la bête capricieuse ou

LA CRÉATION DE LA FEMME

Ce morceau, en patois du Jura bernois, est extrait d'un petit livre édité par MM. Grobety et Membrez, à Delémont, et qui a pour titre : « *Historiettes patoises amusantes dédiées aux amis de la gaieté par l'Ermite de la Côte de Mai*. »

En farfouillaient dains mes vées papies, i vin de retrovay in manuscrit que m'avait bayie in vée indien qu'i aivo soignée à ié de lai moë ; ç'a tot ço qu'i ay poiü aicreutchie de ci peu l'atout. Ç'a di sanscrit, comme ai diant ; ai me fâ le tradure en bon patois po mes aimis. Ai s'adjeâ de lai création de lai première fanne, d'aiprès lai mythologie des Hindous. Jote Duê s'aipelaît *Twashtri*. Voici donc lai traduction ; cê que vorait voi l'original, poyant veni me trovay en lai côte de mai.

A commencement des temps, Twashtri créé le monde. Tiain ai voié créang lai fanne, ai remaitié qu'ai l'avait tot alboingniê sai maytéré po faire l'hanne : ai n'iy demorait pu ran de bon, de solide. Ci paure Twashtri feut tot écâmi. Ai se pensé : qu'à ce qu'i veu faire ? Tiain ai l'eu prou musay, ai so dié : bon ! i y seu. Ai prangné lai rondou de lai iune, ai peu les onduations di serpent ; l'entchevêtrement des plaines grimpanes, le grulement de l'héaibre, lai finasse di djone, le veloutay de lai tio, lai tendresse des feuilles, les eüies di tchevreu, lai clartay di soireil, les laigres des nues, l'inconstance di vent, lai timiditay des ièvres, lai vanitay des paons, lai tendresse di duvet qu'entoure le cô des ogés, lai duretay di diamant, lai douceur di miê, lai cruautay di tigre, lai tchalou di fuê, lai froidou de lai noi, le caquetaide di djeay, ai peu le roucoulement di lai tourterelle. Ai fesé enne payte de to çoli, ai peu ai l'en formé lai fanne. Ai l'animé, ai peu l'envié en l'hanne.

Ce feut bon ; main heut djos aiprès, voici l'hanne que vint trovay Twashtri ai peu i y dié : « Ecoutay, Chire, lai créature que vos m'ai envie empegainne mon existence. Elle l'è enne blague, elle baidgeule tot le long di djo ; elle me prend tot mon temps ; elle se pïaint po ran ; elle l'a aidé malette. I seu veni vo prayié de repare cte dgens ; i se sero vivre avô lè. » — Twashtri prangnié lai fanne. — Heut djos pu tay, l'hanne revint trovay son Due, ay peu i y dié : « Chire ! Çoli ne vait pu : mai vie à bin ennuouse dâs le djo qu'i vos ai rebayé cte créature. I pense aidé comme elle me raivissait, comme elle me flat-tait ai peu mitenaint, i me sens tot de pai moi, che seul, che isolay ! » Twashtri i y rebayé lai

par le passage d'un étranger qui monte à la cascade. Parfois aussi c'est un paysan qui arrive de la montagne. On échange le traditionnel *Grüss ti*, quelques mots sur la pluie et le beau temps, puis tout retombe dans le silence, que troublent seuls les *rous-rous* d'un ramier dans la forêt voisine et la clochette de la chèvre, quand elle traîne sur les cailloux.

A la tombée du soir, Gottlieb rentre chez lui, malgré les résistances de la *Multi*, qui se sent prise d'une véritable fringale, d'un appétit tout neuf, à la seule idée du retour. Il fend quelques copeaux, allume un peu de feu dans l'âtre, puis s'en va traire les pis gonflés et tendus de la chèvre, qui, d'impatience, frappe du pied tandis que s'accomplit cette formalité ennuyeuse et cependant nécessaire. Gottlieb met cuire son lait, puis le boit, après avoir coupé quelques trempettes à la grande miche déjà dure. Et demain, et tous les jours du bon Dieu, il recommencera la même existence monotone, tant que l'été lui permettra de sortir. Parfois, cependant, il allonge son menu de pommes de terre, de fromage maigre ou même d'un peu de lard, quand il a reçu d'Amérique la toute petite pension que ses enfants lui servent.

Gottlieb Ruchty a connu des temps meilleurs. Il a eu ses bonnes terres au soleil des Alpes, là, sur ce cône d'alluvions, qui s'étale en pente rebondie aux flancs de la montagne. Il a eu sa belle maison de bois, où, sous la patine dorée du temps, on pouvait encore lire dans la corniche l'inscription tutélaire : *MDCCCXXII. Dieu soit avec nous*. Sur les fenêtres, des géraniums et des œillets disaient un certain goût des choses belles et gaies, et le jardin, tout autour, enclos de barrières vernies, se divisait en carrés réguliers où les légumes alter-

fanne. — Ai n'i avait pe inco trâs djos d'écoulay, que le due voyé revenié l'hanne, in second cô : « O mon bon Maître, dié-té en Twashtri, i ne sais comme çoli vait, main i seu chure mite, naint que cte créature me fait pu de mâ que de bin ; oh ! i vos en praye, s'ai vô pïait, reprente, lai ». — Twashtri têt biê de colère, i y crié : « Fos le camp feu de ci ! laimpet, imbécile que t'è ; ai peu pais qu'i ne te voyeuche pu ! » L'hanne répondé : « I ne sairô vivre avô cte fanne ». — Twashtri i y dié : « Te ne veus saivoi vivre sains lé non pu ». — L'hanne paitché en pueraint, ai peu s'écérié : O malheureux qu'i seu ! i ne pe vivre avô lai fanne, ai peu i ne serô vivre sans lé ! O misère de calamitay ! Qu'à ce qu'i veut de-veni ?

Le manuscrit n'en dit pe pu long. I crais bîn qu'ai y é inco à djo d'adgedeu, dés hannes que porint teni le mainme langaidge.

LE NU A LA CATHÉDRALE

Au nombre des tombeaux bordant le déambulatoire de la Cathédrale de Lausanne, il en est un érigé à la mémoire d'Henriette Canning, femme d'un ministre de Grande-Bretagne en Suisse. C'est un monument d'un goût douteux dans son ensemble, mais dont certains détails ne manquent pas de charme. Ainsi, dans un bas-relief de marbre blanc se trouve, entre autres gracieuses figures allégoriques, un jeune homme représentant l'esprit qui s'éteint. Nu comme la vérité, il s'appuie sur une torche ayant cessé de flamber. La noblesse de l'attitude et la beauté des formes font de ce morceau quelque chose de très artistique et de très pur. Nous n'aurions jamais su qu'il avait offusqué certains yeux, si nous n'avions lu dans des documents de 1823 que les pasteurs de la ville demandèrent à la municipalité d'obtenir du Conseil d'Etat qu'il couvrit d'un voile « une partie de cette figure ». Le gouvernement ne s'étant pas ému autrement de cette requête, le corps ecclésiastique revint à la charge le 4 juillet suivant. Cette fois, le Département militaire, dans les attributions duquel rentrait l'entretien des églises, fit savoir qu'il allait donner « les ordres nécessaires ». Noua-t-il réellement une ceinture sur les hanches du jeune homme de marbre ? Le temps la fit-il tomber ? Nous ne savons ; mais le fait est que personne ne se souvient l'avoir vue, ce qui montre qu'on est devenu heureusement moins formaliste. V. F.

naient avec les simples. Si je ne vous parle ni du linge ni des armoires, ni du nombre des vaches à l'écurie, ni des fromages à la cave, ni des pâturages de montagne, des chalets de *relève* et des bois de sapins, c'est que vous savez tous ce que c'est qu'une bonne famille aisée dans nos pays de Suisse.

Tous ces biens, hérités et agrandis de père en fils, étaient venus par le travail et d'heureux mariages. Ils s'en allèrent par l'orgueil. Gottlieb avait trois garçons et une fille. Le premier, un maréchal des logis de dragons, fit large vie aux casernes du Beudenberg. Le second épousa une fort jolie fille en service aux bains d'Heustich. Le troisième, un peu faible, voulut étudier, côta gros et mourut d'une chute de montagne, au Wildhorn. Quant à la sœur cadette, elle laissa le travail des champs à d'autres, comme elle disait, et s'éprit de l'un de ces petits aubergistes qui guettent la soif du postillon ou des voyageurs harassés, sur les longues routes alpêtres. Si bien que, de partages en cautionnements, de maquignonnages de foire en spéculations de fromages, le bien des ancêtres fondit comme les neiges des Alpes au soleil d'août et qu'un beau jour la grande maison de famille fut saïse.

Ah ! ce fut un terrible coup pour les vieux, et la ferme retentit de discussions et d'éclats de voix. On essaya de se mettre à flot en faisant argent de tout ce qui était facilement négociable ; mais la ruine est comme la rouille, elle mord profond, et le bien des Ruchty disparut tout entier dans la tourmente.

La fierté des jeunes gens ne put supporter le désastre de la maison. Il leur répugnait de se mettre en condition et de travailler pour autrui. Ils préférèrent émigrer.